

Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie* Préambule. Penser la vie en philosophie

I. Contexte biographique

Né en 1904, Georges Canguilhem est originaire du Sud ouest, fait ses études à Paris, est reçu à l'ENS Ulm puis obtient l'agrégation de philosophie. Enseignant de philosophie au lycée, il entame en parallèle des études de médecine car il se méfie d'une philosophie trop abstraite, en particulier d'une philosophie des sciences (l'épistémologie) qui connaîtrait mal son objet d'études. Il soutient sa thèse de médecine sur « le normal et le pathologique », dont nous avons un condensé (chapitre IV). Il est d'ailleurs médecin au sein de la Résistance de 1941 à 1944. Il arrête la médecine après la guerre mais il reste très renseigné sur les avancées scientifiques. On voit dans l'article « le normal et le pathologique » son souci d'une **médecine qui ne se résume pas à la biologie ou à la volonté d'établir des normes mais, au contraire, qui pense l'humain dans sa totalité, et qui invite à penser ce que signifie la santé et la maladie**. Son engagement dans la Résistance montre aussi chez lui le souci de toujours penser son action, de peser ses responsabilités en tant qu'homme agissant dans le monde. Il a voulu comme une évidence lutter contre le nazisme, qu'il évoque rapidement dans *La Connaissance de la vie* pour ses expérimentations biologiques. Autrement dit, pour lui, malgré les contraintes du « milieu », l'homme possède la liberté d'agir et de penser ; la démarche scientifique n'est pas purement théorique, **elle engage une vision du monde, elle crée du sens, elle correspond à des besoins. La science aussi est une aventure de la vie, la conception morale n'est pas séparée de la conception scientifique**.

Après la guerre, il soutient sa thèse de philosophie, entre à l'université, mais a aussi des engagements politiques (en particulier en faveur de l'indépendance de l'Algérie). Il publie surtout des articles, s'occupe beaucoup de l'enseignement de la philosophie au lycée. Il prend sa retraite en 1971 et décède en 1995.

II. La Connaissance de la vie

Il s'agit d'un recueil d'articles écrits entre 1945 et 1951 et qui est publié en 1952, sous le nom *La Connaissance de la vie*, complétée en 1965 par le chapitre « La Monstruosité et le monstrueux ».

Canguilhem étudie la Connaissance de la vie, c'est donc un double décalage avec les deux concepts du thème du programme :

- 1^{er} décalage : l'absence presque totale du mot « nature » : Canguilhem lui préfère d'une part les concepts de « vie » et de « vivant » car il veut définir une science spécifique du vivant, alors que la science de la nature a été essentiellement la physique. Il s'intéresse aux rapports entre la nature et la vie. En effet, pour la philosophie, la nature est l'ensemble des phénomènes dont la production ne relève d'aucune intervention humaine (une pierre, une planète, un arbre, un insecte, et même l'être humain puisque son existence ne dépend pas de sa seule initiative). Le vivant désigne un sous-ensemble, plus restreint, puisque on exclut la planète ou la pierre selon le critère de la capacité interne à se mouvoir par soi-même. Donc le vivant est une partie de la nature, et la nature ne se

limite pas au vivant. D'autre part, il lui préfère le terme de « milieu », plus circonscrite, plus en relation avec le vivant.

•2e décalage : la connaissance n'est pas l'expérience ; la connaissance est théorique, l'expérience comporte une dimension pratique. Cependant, il s'agit de ne pas oublier le lien profond qui unit connaissance et expérience, nature et vie. Connaître suppose de faire des expériences, comme l'expérience en laboratoire ou expérimentation :

On serait fort embarrassé pour citer une découverte biologique due au raisonnement pur. Et, le plus souvent, quand l'expérience a fini par nous montrer comment la vie s'y prend pour obtenir un certain résultat, nous trouvons que sa manière d'opérer est précisément celle à laquelle nous n'aurions jamais pensé. H. BERGSON, *L'Evolution créatrice*, Introduction. (Citée en exergue de « Méthode » p. 17)

Plus largement, comme le dit explicitement Canguilhem p. 152 « **la vie est expérience, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences ; elle est tentative dans tous les sens. » : l'expérience est la modalité par laquelle le vivant se trouve lié à la nature.** »

Par conséquent, le titre peut se lire en deux sens : d'une part la vie est l'objet extérieur d'étude pour la connaissance et d'autre part c'est la vie elle-même qui est agent de la connaissance, la vie permettant de connaître, à travers l'expérience d'un être singulier.

III. Une démarche épistémologique

GC s'inscrit dans la démarche de la philosophie des sciences, en particulier la philosophie de la biologie et plus précisément encore de l'exercice de la médecine. Mais sa méthode est nouvelle car il reproche aux philosophes des sciences de mal connaître leur objet, ou d'être trop abstraits (questionnements inutiles). Il se veut pour sa part très attentif au concret, il utilise souvent des exemples et il s'appuie sur l'histoire des sciences. Il refuse de parler de « Vérité » ou de « Science » comme des concepts universaux ; il veut les penser dans leur contexte d'émergence : on parle donc d'**épistémologie historique**. Il montre comment la vérité est relative aux normes instituées par les scientifiques selon les époques car faire de la science n'est pas neutre, c'est une transformation du monde afin de le connaître, et le savant doit avoir conscience des approximations et des erreurs qui lui sont liées. Par exemple dans l'article sur « la monstruosité » et le monstrueux », il montre à quel point l'imaginaire et la science s'entrelacent (voir chapitre 1, I de J. Verne)

Plus précisément, Canguilhem s'intéresse aux savoirs biologiques, ce qui mérite d'être noté car, historiquement, les philosophes des sciences et les épistémologues ont tendance à privilégier les savoirs mathématiques (à la suite de Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz...) ou physiques (à la suite de Descartes, Kant...), même s'il existe d'éminents penseurs qui se sont intéressés à la spécificité des savoirs biologiques. Citons notamment Claude Bernard (1813-1870), médecin, physiologiste, chercheur de renom, qui occupe une place importante dans la pensée de Canguilhem, notamment en raison des réflexions épistémologiques développées dans son *Introduction à la médecine expérimentale* (1865). Il s'intéresse également à Kurt Goldstein (1878-1965), un des pionniers de la neuropsychologie qui, en 1949, publie l'article intitulé « Remarques sur le problème épistémologique de la biologie ». Canguilhem, fort de sa double formation en médecine et en philosophie, est, en effet, un des rares philosophes capables de réfléchir philosophiquement sur des concepts biologiques et médicaux en ayant une réelle expertise scientifique des théories qu'il

aborde. Cette double compétence est par ailleurs à l'origine d'une difficulté de lecture puisqu'il se réfère aussi bien à des théories scientifiques que philosophiques, et parfois de manière allusive, car il les tient pour connues de ses lecteurs ou auditeurs.

IV. Les enjeux propres de l'étude du vivant selon Canguilhem

A. Distinction de la biologie par rapport à la physique et à la chimie.

L'homme qui étudie le vivant est lui-même vivant : de ce fait, plusieurs questions doivent être posées : peut-on étudier un phénomène vital comme on étudie la chute d'une pierre soumise à la loi de la gravité ? peut-on étudier la vie, qui rend possible notre existence, comme on étudierait un objet extérieur ? L'originalité de GC est de ne jamais oublier que l'homme qui étudie le vivant, le savant, reste un vivant, il reste **partie prenante du mouvement de vie**. Aucune expérience humaine, même celle de la pensée la plus abstraite, ne peut s'arracher de la nature : le laborantin qui se livre à une expérience sur un animal connaît une expérience de vie : **connaître c'est encore vivre et c'est servir la vie (encore plus évident pour le médecin)**. **Le vivant n'est pas un objet neutre, l'étudier ne peut jamais être neutre.**

B. Distinction par rapport à la phénoménologie

À l'époque de Canguilhem, un courant philosophique important était la phénoménologie qui distingue le monde des choses extérieures et le vécu. Par exemple un cube à 6 faces peut être décrit objectivement, c'est le monde des choses extérieures, mais mon expérience du cube, mon vécu ne me livre que 3 ou 4 faces. Autrement dit, l'expérience que je fais d'un phénomène est toujours de l'ordre du vécu : par exemple, si je suis malade, il y a une grande différence entre l'analyse scientifique, la biologie (qui dit qu'un virus a pénétré un corps) et ce que je vis à la première personne (j'ai chaud, je tousse, je suis fatigué), ma conscience. Au niveau de l'expérience, la dimension biologique apparaît secondaire dans l'activité humaine par rapport à ma conscience. Or, Canguilhem refuse cette distinction et ce privilège des activités humaines sur la dimension biologique. Sa philosophie s'articule au contraire autour de l'idée de **l'unité de l'homme vivant, sans privilège de la conscience par rapport à d'autres fonctions biologiques**. Le biologique et le vécu sont solidaires. **L'expérience n'est plus l'expérience d'un être conscient mais d'un être vivant**. Cela change la donne, car le sens des phénomènes devient relatif à **l'activité par laquelle la vie progresse**.

Mais cette approche rompt avec une longue tradition philosophique qui, depuis Descartes, fait de la conscience le siège de la liberté humaine. En pensant l'action humaine toujours incarnée dans un processus biologique, Canguilhem ne nie-t-il pas l'idée de liberté ? En fait, non, car le vivant tel que le définit Canguilhem est une dynamique. Le choix du mot « vivant » n'est pas anodin. « Vivant » est un participe présent, actif, par rapport à « vécu », participe passé qui indique la passivité. Dans l'article sur le milieu, Canguilhem va précisément beaucoup insister sur le fait que le vivant n'est pas esclave des influences extérieures. Au contraire, le « **milieu** » est le **produit de l'interaction du vivant avec son environnement**. Le vivant n'a pas à se conformer à des règles préétablies, **il est lui-même producteur de normes de vie**. Il s'agit donc pour Canguilhem de

penser le sens des existences humaines, des réalisations humaines, des comportements en les inscrivant dans **le mouvement par lequel le vivant instaure ses normes d'existence.**

V. Les enjeux de la biologie, étude de l'activité normative du vivant

Le mot « biologie » est tardif (1802, chez Lamarck (1744-1829, naturaliste, botaniste français) souvent cité par Canguilhem), et désigne l'étude objective du vivant. Mais cette étude existait avant le mot, et était déjà centrale dans l'Antiquité grecque avec Aristote (IV^e s avant notre ère), le premier à étudier de près les animaux, les plantes et à établir une **continuité entre l'étude de l'humain et l'étude du vivant**. Les organismes sont comparés à des machines mais dotés d'une âme :

- ▶ l'âme végétative commune à tous les vivants permet la croissance,
- ▶ l'âme sensitive commune aux animaux et humains permet de percevoir et de se mouvoir,
- ▶ l'âme intellectuelle, propre aux humains, permet de penser rationnellement.

Descartes va plus loin dans la pensée du mécanisme et opère une rupture : car pour lui, nul besoin de faire intervenir une « âme » comme principe moteur. Car le vivant en général a la forme et le mode de vie d'une machine : on y trouve des mécanismes de broyage, de dissolution, d'élasticité, des mouvements réflexes, qui sont coordonnés de façon organique et inconsciente. Il n'y a que chez l'homme que la pensée accompagne la volonté : c'est la philosophie dualiste, qui sépare le corps vivant, objet d'une science objective, du discours de l'âme et sur l'âme qui porte sur la pensée, la volonté, le désir propres à l'homme. Sur le plan des valeurs, cette conception amène à une **dévalorisation du vivant non humain** (ex : Malebranche, philosophe du XVII^e siècle, disciple de Descartes, donnait des coups de pied à ses chiens pour vérifier qu'ils n'avaient pas de sentiments...).

La biologie devient véritablement une science à partir du XVIII^e-XIX^e siècles du fait notamment de **l'expérimentation** : l'apparition des expériences en laboratoire, avec une méthodologie mise au point par Claude Bernard. L'expérience permet la vérification d'une hypothèse préalablement élaborée, laquelle sera confirmée ou infirmée par l'expérience. Mais l'originalité de Canguilhem est de dire que l'expérience en biologie n'est pas identique à l'expérience en physique (voir l'introduction du recueil). Le physicien peut faire des expériences pour vérifier la loi de la gravité, mais cette loi n'est pas une fonctionnalité ; le fait que la pierre tombe n'a rien à voir avec la préservation de la roche, alors que **dans le cas du vivant, toutes ses fonctions sont orientées dans le sens de la préservation de la vie**. La dynamique du vivant n'est pas une force aveugle, elle a un sens qu'il convient de ne pas oublier. Ce sens, Canguilhem essaie de le définir à partir de la santé et de la maladie : il s'agit de parfaire l'idée de la vie afin de ne pas se méprendre sur les besoins et sur ce qui a réellement de la valeur pour les êtres vivants.

VI. Vers le vitalisme

GC critique deux méthodes expérimentales qui passent à côté de ce sens propre au vivant :

- **le réductionnisme** : la réduction d'une réalité complexe à une seule partie de ses éléments

« Est-il possible d'analyser le déterminisme d'un phénomène en l'isolant, puisqu'on opère sur un tout qu'altère en tant que tel toute tentative de prélèvement ? Il n'est pas certain qu'un organisme, après ablation d'organe (ovaire, estomac, rein), soit le même organisme diminué d'un organe. Il y a tout lieu

de croire, au contraire, que l'on a désormais affaire à un tout autre organisme, difficilement superposable, même en partie, à l'organisme témoin. » (« L'expérimentation en biologie animale », p. 35)

Ce ne serait que voir la dimension physico-chimique, qui ne correspond pas à la spécificité de la biologie :

« Un vivant ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à des excitations, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations. Il ne s'agit pas, naturellement, de discuter le fait qu'il s'agisse de réflexes dont le mécanisme est physico-chimique. Pour le biologiste, la question n'est pas là. » « Le vivant et son milieu », p. 185.

Certes les réflexes animaux sont du ressort de la physique et de la chimie, mais, pour Canguilhem, le biologiste devrait s'intéresser au sens de ces réflexes, pourquoi l'animal réagit de cette façon, quelle est la finalité de tel ou tel comportement. Il s'agit d'échapper à la seule lecture mécaniste qui fait passer le savant à côté de la compréhension de la vie.

- Cette démarche amène à une deuxième critique, celle du **finalisme** : la vie aurait doté tel animal de tel organe pour qu'il reste en vie. Mais c'est une tautologie : si la vie fait qu'on reste en vie, la vie devient l'équivalent d'une force divine, comme une explication surnaturelle, un principe transcendant : pour Canguilhem, cette explication n'est pas scientifique, c'est une solution de facilité, ou le signe de notre fascination mais pas de notre compréhension.

À l'inverse, Canguilhem entend donc plutôt donner un second souffle à un courant philosophique nommé le **vitalisme**, il conçoit le **processus dynamique de la vie comme adaptation et comme création de formes**. C'est une approche moins statique, qui divise moins le vivant en parties, une approche plus concrète que celle du laboratoire au sens où elle pense le vivant **dans son milieu de vie**. Le vivant s'adapte (théorie de l'évolution), **il crée des solutions organiques, il crée de façon exubérante de la vie**. C'est une idée centrale d'un philosophe souvent cité par Canguilhem, Henri Bergson. Le vitalisme est une véritable **pensée de la vie**, plus qu'une connaissance du vivant. Il retrouve une actualité de nos jours car il met en garde contre la prétention du savant à dominer techniquement la nature pour s'interroger sur les équilibres propres au vivant.